

**Samir Toumi et Kaouther Adimi : Explorer la mémoire et le trauma individuels
pour mieux comprendre l'identité et la réalité collectives
Dr, Adel Lalaoui*, Université d'Oum El Bouaghi, Algérie.**

lalaoui2@yahoo.fr

Date de réception:(15/06/2020) , Date de révision: (10/07/2020), Date d'acceptation :(19/07/2020)

Résumé :

En plus de sa valeur artistique et esthétique, l'écriture « romanesque » n'est pas seulement une forme de cure pour les auteurs –surtout contemporains- mais aussi une thérapie à part entière pour leurs lecteurs, c'est du moins ce que soutiennent certains universitaires. Aujourd'hui, romanciers et lecteurs partagent et subissent le même trauma : le mal du réel et les affres du factuel.

Ici, il sera question de vérifier et/ou de démontrer l'efficacité de cette nouvelle grille de lecture s'appuyant essentiellement sur les nouveaux concepts tels que : la résilience, l'exofiction et autre bibliothérapie. Corpus : deux textes contemporains, L'effacement et Les petits de Décembre, signés respectivement par deux jeunes talents de la littérature algérienne de langue française, Samir Toumi et Kaouther Adimi. Article.

Mots-clés: exofiction- traumatisme- fiction- réel- écriture.

Abstract

In addition to its aesthetic and artistic value, romantic writing is not just a form of cure for contemporary authors but also a therapy in its own right for readers, at least this is what some academics think. Today, novelists and readers share and suffer the same trauma: real ills and the pangs of the factual.

Here, it will be question a question of demonstrating the effectiveness of the new concepts like resilience, exofiction and bibliotherapy to analyze a novel. Our corpus: The erasure and The little ones of December by Samir Toumi and Kaouther Adimi.

Keywords: exofiction- trauma- fiction- real- writing.

Introduction :

Samir Toumi et Kaouther Adimi se sont démarqués ces dernières années par une écriture romanesque –le moins que l'on puisse dire- courageuse, confirmant ainsi leur adhésion au principe de base d'Albert Camus : «qu'Être différent n'est ni une bonne ni une mauvaise chose. Cela signifie simplement que vous êtes suffisamment courageux pour être vous-même. »

Tous deux offrent aux lecteurs un monde de papier fait essentiellement d'exofiction, ce genre littéraire qui crée une fiction à partir d'éléments du réel, mettant souvent en jeu des personnages publics ou célèbres. Cette tendance à réinventer le monde s'installe durablement dans le nouveau paysage romanesque algérien, de plus en plus riche en réécritures de l'Histoire par la littérature. Voici leur marque de fabrique.

« Je suis allé aussi loin que je pouvais dans ce livre. Je ne me suis pas autocensuré. J'ai dit ce que je voulais. Peut-être qu'il ya eu de la difficulté à « dire ». Mais est ce que « dire » c'est raconter une histoire ? Je vais même aller au-delà de la peur, c'est une incapacité une, impossibilité. Je suis né dans l'impossibilité du Cri. Ce texte, c'est une forme de travail qui va consister à aller de plus en plus vers moi, vers l'histoire, ce que j'appelle la faille, le cri, la source. La parole. Tout se rejoint. In fine, oui j'ai peur. Mais je ne suis pas seul dans le sens où je serais isolé. C'est un état contemplatif. C'est mon dialogue intérieur ».

C'est en ces termes que l'auteur de *L'effacement* se présente et présente son œuvre (entretien accordé, il y a quelque temps, au quotidien national *El Watan*).

« L'homme d'affaire » Samir Toumi fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains algériens atypiques de langue française qui innove et renouvelle extraordinairement la production romanesque en Algérie comme le certifie son roman *L'effacement* (Barzakh, 2016) qui affirme ainsi les valeurs et les qualités de son premier récit *Alger, le cri* qui avait connu –lui aussi- un énorme succès, lors de sa sortie en 2013.

Le jeune auteur est né à Alger (Bologhine anciennement Saint Eugène), en 1968. Il est facile de comprendre qu'il n'a donc connu ni l'Algérie coloniale et la guerre de libération, ni les premières années de liesse qui ont suivie l'indépendance. Comme toute sa génération, il a subi dans sa jeunesse et souffert des affres de la décennie rouge des années 1990-2000. Sa ligne et son raisonnement ne sont ni une réaction anti coloniale ni une forme séductrice soutenant une quelconque lutte ou résistance. Ce texte « visionnaire » est né sans nul doute de la prise de conscience douloureuse d'un reniement doublement marqué par l'effacement total de l'Algérie française, provoqué par un récit national qui l'ignore, la dénonce ou la dénigre, sorte de déficience d'un siècle ou plus, mais aussi celui de l'Algérie d'aujourd'hui dans laquelle il vit, et qui est devenue un État pourri et corrompu, en pleine dégradation. Copie légère ou non conforme de l'Algérie d'avant 1962. Conduit par des malfrats qui ont trahi les principes de la révolution de Libération. L'intérêt de sa vision est qu'il ne part plus d'un regard sur l'Histoire passée entre l'Algérie et la France, plutôt d'une impression vécue de l'intérieur. Plus encore que d'autres auteurs contemporains comme Salim Bachi, Nina Bouraoui et Boualem Sansal qui mettent en pièces l'ancien pouvoir algérien ou même qu'un Kamel Daoud qui, dans son œuvre *Meursault Contre-enquête* revient sur le personnage principal de *L'Étranger* aux fins de remettre en question certaines prises de positions du prix Nobel de la littérature (1957) Albert Camus, traitant entre autre et de manière anonyme l'arabe.

A ce titre, on peut soutenir que le narrateur de *L'effacement*, qui lui aussi est anonyme, malheureux, indifférent, est à quelques nuances près une réincarnation du

personnage principal d'Albert Camus. Il s'agit en effet d'un homme qui, à 44 ans, après la mort de son père, ancien commandant glorieux de l'Armée du FLN (Front de Libération Nationale), découvre qu'il est atteint d'un syndrome rarissime, celui de l'effacement. Pathologie qui consiste à ne plus voir son reflet dans le miroir. Lequel reflet, preuve par l'image, a bel et bien disparu. « Ce que je redoutais le plus s'est produit : mon reflet a définitivement disparu. Jusque-là, mes effacements même s'ils étaient de plus en plus fréquents, restaient intermittents ; désormais, je n'existe plus face au miroir » (Toumi, 2016, p.89)

Peu à peu on comprend, tout au long de ce cheminement vers l'incertitude et le déséquilibre, que l'histoire de cet homme, jusque-là bien intégré dans la société algérienne des années 1990, est à la fois une représentation très réaliste des dérapages de cette société et un symbole du destin de l'Algérie depuis son Indépendance en 1962. Il n'est pas neutre d'ailleurs que ce syndrome frappe surtout les enfants d'anciens combattants de la guerre de Libération, pourtant glorifiée dans tous les canaux officiels et autres media, livres scolaires, et surtout discours politique.

Comme Kaouther Adimi d'ailleurs, l'auteur de *L'effacement* ne cesse d'insister à maintes reprises, dans des interviews surtout, sur l'existence et la coexistence délicate de trois générations, celle des pères, qui ont construit le pays mais qui ont fini par le trahir, celle des jeunes d'aujourd'hui qui se tournent vers le mondialisme et parfois vers l'islamisme, et enfin sa propre génération qui ne s'identifie ni dans les uns, ni dans les autres. D'où bien entendu ce sentiment de frustration, de trouble ou de déséquilibre qui éclate juste après la mort du père, le Commandant Hacène, ancien des maquis de la wilaya II. Il se sent « gêné », il étouffe dans ce système qu'il voit désormais au grand jour. Décrivant le rapport entre la génération de son père et la France plutôt la langue française, on peut lire : « Mon père nous avait scolarisés, mon frère Fayçal et moi, à la Mission française, trouvant que l'enseignement qu'on y prodiguait était bien meilleur qu'à l'école algérienne. », ajoutant « nous aurions plus de chances de réussir nos études, et plus tard, notre vie professionnelle » (Samir Toumi, 2016, p49)

Où le père Hacene préfère inscrire et former ces deux enfants dans une école française au lieu d'un établissement public algérien afin de leur assurer une bonne formation et une réussite dans leur vie professionnelle.

Aussi, Samir Toumi ne manque pas de faire une sorte de comparaison entre les deux sociétés (algérienne /française). En analysant, d'une part la nécessité de s'identifier à l'autre, à une société ouverte et cosmopolite. D'autre part, il fait une sorte d'appel au partage d'héritage culturel, comme le concrétise Samir Toumi dans le rattachement de Hacene, influencé par des coutumes et les traditions d'une communauté française, ce qui paraît dans son style vestimentaire et de son comportement quotidien, comme illustré par les extraits suivants :

«C'était un séducteur et il était particulièrement coquet. Il achetait ses costumes à Paris, où il se rendait avec ma mère plusieurs fois par ans, entre autres pour renouveler sa garde-robe. Un coiffeur venait à la maison chaque semaine pour rafraîchir sa coupe de cheveux ; il était l'un des rares hommes de sa génération à avoir les cheveux mi- longs, ce qui lui donnait l'allure et la réputation d'un playboy. » (Samir Toumi, 2016, p47).

Un peu plus loin, on peut aussi lire : « L'évocation du décès de mon père a fait monter en moi une irrépressible mélancolie, et le silence du Docteur B, n'a fait que l'amplifier. Le rayon de soleil qui filtrait des persiennes avait lui aussi disparu et toute la pièce baignait dans une lumière lugubre. Je prenais peu à peu conscience de ce

sentiment de manque, de cette amputation. Etait-ce mon père qui me manquait, ou simplement son envahissante présence au quotidien ? Au fond, je le connaissais peu, car je ne partageais jamais rien avec lui, ni conversations, ni activités. Pourtant, pendant toutes ces années, j'étais plein de lui. Mon père vivait intensément et bruyamment autour de moi, si bien qu'il était constamment avec moi, voir en moi » (Toumi, 2016, p.99).

Il est à souligner également, que le récit de Toumi -via une écriture claire et précise- s'articule autour de trois grands moments qui correspondent aux phases successives de la vie du narrateur : d'abord, l'effacement, avec la découverte traumatisante de ce syndrome, qu'il tente de guérir par de longues séances avec un étrange et inquiétant psychiatre, le docteur B. L'auteur introduit ce dernier dès les premières pages du roman, un spécialiste en psychanalyse que le narrateur consultera pour en apprendre d'avantage sur ses effacements « Quelques jours après, j'ai consulté le Docteur B, un psychiatre que Hamid, mon collègue, obséquieux et collant, m'a recommandé » (Toumi, 2016, p.13).

Cette partie se termine par la veillée funèbre et l'enterrement spectaculaire de son père, moments où il découvre tous les secrets de cet homme au passé glorieux mais très complexe, entouré d'hommes véreux qui occupent les biens vacants et les louent à des expatriés, qui a promené sa maîtresse dans les palaces du monde entier. « C'était un homme à la fois exceptionnel et monstrueux » lui avoue cette femme qui le connaissait mieux que quiconque.

La deuxième partie, intitulée Oran, raconte sa fuite vers cette ville très colorée et vivant au rythme des chansons et de la musique Rai. Il croit y retrouver un souffle de vie grâce à l'enthousiasme expansif de jeunes amis qu'il y connaît et de Houaria cette femme énigmatique. On retrouve dans ces pages très réussies le talent d'évocation de Toumi : il représente magnifiquement et avec beaucoup de métier en quelques phrases une ambiance, des personnages, des comportements. On reconnaît sa capacité, déjà perçue dans son premier roman *Alger, le cri*, à décrire les rues d'une ville, les nuits des cabarets, les individus bizarres qui les traversent. On apprécie l'évocation sensuelle des nourritures algériennes. Tout cela symbolisé par cette femme singulière qui l'entraîne dans la nuit et le ramène à un érotisme oublié. Mais aussi représentante de cette classe dirigeante dont il ne veut plus et conteste énergiquement. Il écrit : « Je ne ressentais aucune fatigue, ne pensais à rien, j'étais juste cet être mouvant, tellement vivant, avec la sensation aigue de mon sang pulsant dans les veines, qui bat aux tempes, comme un roulement de tambour » (Toumi, 2016, p143)

Cet épisode, un peu long peut-être, provoque une nouvelle dérive, pas assez expliquée, et un retour à Alger, partie intitulée de façon significative *Absences*, où sa vie éclate, « Il s'est lancé dans de longues explications...qui revenaient à dire que mes 27 absences n'étaient que la suite logique de mes effacements...Selon lui, ma thérapie devait impérativement se poursuivre pour identifier les situations de stress qui me poussaient à refouler certains événements de ma mémoire » (P. 193) Après plusieurs crises de violence démente, pendant lesquelles il agresse tour à tour son collègue de bureau, sa fiancée, son psychiatre. Il termine interné dans un hôpital psychiatrique, totalement aliéné. Mais réincarné en la figure de son père : il clame « je suis le Commandant Hacène, glorieux moudjahid de l'Armée de libération nationale, valeureux bâtisseur de l'Algérie indépendante ». Comme un Don Quichotte qui, dans ses crises d'hallucination, dit la vérité. Il semble que l'on doive interpréter ce final ambigu comme un appel à un retour aux sources qui, en lui-même, est l'aboutissement d'une vision iconoclaste de la société de l'Algérie officielle d'aujourd'hui. Cet enfant

bourgeois qui se divertissait sur les plages du Club des Pins, avec les privilégiés du régime, dont les références musicales étaient Brel, Aznavour et Adamo, et pour qui la guerre se résumait à un jeu de société nommé « jeu du maquis », sorte de parodie des affrontements sanglants avec l'Armée française, devient incontrôlable, comme l'Algérie. Il se métamorphose en son père, il renie ce passé. Il établit la transmission qu'a ratée ce père.

Ce texte est à l'évidence une « exofiction » -puisqu'il est avant tout question de l'histoire algérienne contemporaine-, une métaphore terriblement destructrice de l'Algérie contemporaine, pays à la population jeune mais paradoxalement très affectée et traumatisée, particulièrement durant les trente dernières années. Il explique mieux que de multiples analyses historiques, journalistiques ou même politiques, l'état de malaise, de mal-être de toute une génération qui se sent diminuée. Quelque temps plus tard, cette même génération décide de se révolter contre l'ordre établi, signant ainsi l'une des plus belles et remarquables révoltes pacifiques du monde contemporains, un 22 février 2019. A lire absolument pour toute personne qui cherche à saisir l'Algérie, au-delà des discours des uns et des autres.

Alors, qu'est-ce qu'une exofiction ?

Plusieurs spécialistes et intellectuels ont donné leur définition de l'exofiction. A titre d'exemple, Muriel Steinmetz expliquait, il y a quelques années, dans L'Humanité que « l'exofiction, définit le roman en brouillant (ou du moins en remaniant) la frontière entre fiction et biographie, voire en utilisant des personnages plus ou moins célèbres ou en s'inspirant de récits historiques d'époques diverses. » Et pour le concepteur de cette notion nouvelle Philippe Vasset, cité par Frédéric Roussel dans Libération en 2013 « La fiction aujourd'hui se construit beaucoup à partir d'énigmes que nous présente le réel. » L'enjeu à présent n'est plus l'introspection et le décorticage littéraire de sa psyché : les auteurs d'aujourd'hui préfèrent surtout se tourner vers le monde extérieur pour le réécrire. L'exofiction s'empare, le plus souvent, d'une personnalité publique pour réécrire complètement son histoire (le cas de Yasmina Khadra qui s'est mis dans la peau de Kadhafi dans La dernière nuit du Raïs), à l'inverse de la biographie romancée qui reste globalement fidèle au personnage dépeint. Avec l'exofiction, les écrivains dépassent le seul accessoire, à savoir l'enjolivement du réel : ils l'abolissent pour en procurer un autre.

Mais pourquoi écrit-on une fiction, plutôt une exofiction ? Est-ce vraiment un protocole thérapeutique prescrit pour guérir un traumatisme ou tout simplement une nouvelle convention romanesque ?

A cette délicate question, le célèbre psychanalyste français Boris Cyrulnik de surcroît l'introducteur du concept de la résilience répond, tout en évoquant sa propre expérience et à travers son histoire : « Je sais maintenant, grâce aux écrits intimes de mon for intérieur, et aux histoires des enfances fracassées, qu'il est toujours possible d'écrire des soleils (fictions s'entend). Combien parmi les écrivains, d'enfants orphelins, d'enfants négligés, rejetés, qui, tous, ont combattu la perte avec des mots écrits. » (Cyrulnik, 2019, p63).

Dans son ouvrage La nuit, j'écrirai des soleils, ce même auteur soutient que pour les écrivains et les romanciers particulièrement, le simple fait d'écrire changera le goût du monde ; que le manque invite à la créativité, la perte invite à l'art, et le trauma invite au roman.

Durant cette même année de 2019, la jeune romancière Kaouther Adimi signe un nouveau récit, Les petits de Décembre, et livre au lecteur un récit de traumas

individuels sans pour autant lui indiquer un quelconque mode d'emploi ou autre grille de lecture particulière.

Adimi, écrire pour raccommoder son Moi :

Il est à noter que l'Algérie a toujours été plus ou moins la matière première des textes publiés jusqu'à ce jour par Kaouther Adimi : *L'Envers des autres* (2011), *Des pierres dans ma poche* (2016) et *Nos richesses* (2017). Avec ce nouveau roman, *Les petits de Décembre* (Seuil, 2019) l'Algérie est totalement au cœur de l'histoire racontée. C'est une référence régulière chez une écrivaine qui, née à Alger, en 1986, a connu, à mi-chemin entre l'Algérie et la France, la décennie rouge des années 1990, — traumatisme fortement marquant et douloureux de son enfance —, les espoirs et les désillusions des années Bouteflika ; elle a vécu aussi bien à Alger qu'à Paris. Elle confirme, avec ce récit nouveau, ses qualités de romancière, son sens de la construction d'histoires tirées de l'observation de la réalité de son pays. A quelques nuances près et tout comme Samir Toumi, elle fait sans aucun doute partie de cette catégorie d'écrivains algériens qui, comme Sarah Haidar (*La morsure des coquelicots*, Métaphores, 2018) et Djamel Merdaci (*L'autocrate*, Barzakh, 2019) dépassent l'antique opposition état colonial/état indépendant en proposant une approche nouvelle fondée essentiellement sur l'opposition des générations qui se sont succédé depuis 1962, année de l'indépendance de l'Algérie.

Kaouther Adimi ouvre son roman, ou plutôt son récit, en citant la ville d'Alger sous la pluie, prise dans les embouteillages, et la description du ravin de la femme sauvage pour nous conduire, en ce mois de février 2016, jusqu'à la cité du 11 décembre 1960 (date des premières grandes manifestations pour l'indépendance de l'Algérie). Des enfants jouent au football sur un terrain vague de Dely-Brahim, où de nouveaux riches se sont installés. L'évocation de ce terrain de football est la parfaite représentation de cette Algérie aux mains des hommes d'affaires proches du pouvoir en place. « Le 2 février 2016, sur le grand terrain, cité du 11-décembre-1960, à Dely Brahim, deux garçons d'une dizaine d'années, Jamyl et Mahdi, courent sous la pluie. Ils se font des passes en tentant de ne pas déramer. L'un porte un grand tee-shirt de la Juventus alors que l'autre a enfilé un maillot de l'équipe algérienne sur son gros col roulé qui le dérange mais que sa mère l'a forcé à porter. Ils arrivent jusqu'à l'extrémité du terrain où Inès, une fillette âgée de onze ans, vêtue immense tee-shirt blanc marqué d'un logo de l'armée algérienne garde un but de fortune délimité par des briques et des planches. Un vieux drap a été tendu pour retentir le ballon. Et de loin, avec le vent qui le fait gondoler, on dirait un grand fantôme » (Adimi, 2019, p 19)

Dès l'entame du récit, le cadre est bien défini avec un plan précis donné en avant texte, livrant les différents éléments spatiaux d'une histoire qui suit, par ailleurs, la chronologie exacte des événements, jour après jour. L'histoire est celle de la révolte de quelques enfants, décrits comme étant les misérables des temps modernes, contre des militaires de haut rang qui veulent s'approprier ce terrain de football pour y construire des villas luxueuses.

Toutefois, l'origine de l'affaire est visiblement très mince, d'autant plus que l'auteure s'évertue, dans la deuxième partie, pour maintenir le suivi de l'épisode. Résultat des courses, le lecteur comprend très vite que cette histoire n'est pas de l'ordre de la vérité historique mais qu'elle prend finalement la dimension et la forme d'un conte moderne, d'une allégorie de l'Algérie d'aujourd'hui. Comme le disent les enfants à la fin, dans un passage où ils prennent directement la parole : « Nous allons rester. Nous n'avons pas peur de la boue, nous sommes habitués à vivre avec elle ». La boue est métaphore, ce terrain de football une synecdoque de l'Algérie d'aujourd'hui.

Selon la jeune romancière, le texte –aussi visionnaire- a été peaufiné en 2016 (l'année de la parution du premier texte, celui de Toumi), à partir d'un fait divers réel, rapporté par la presse nationale de l'époque mais qu'elle a exploité et modifié en une histoire qui prend la forme d'une prémonition étrange de ce qui va se produire en Algérie à partir du 22 février 2019. Bien évidemment, il n'y a aucune raison de mettre en doute la parole de l'auteure et sa sincérité. Force est de constater une fois de plus le pouvoir de la littérature et particulièrement de la fiction ; celle-ci précède et dépasse la réalité historique. L'intuition, la lucidité, l'imagination de la romancière offrent une analyse bien plus pertinente que celle de ces intellectuels souvent présentés comme des spécialistes de la question algérienne qui n'ont pas vu surgir ces nouvelles villes anarchiques, construites par les autorités orchestrées par Bouteflika pour calmer la colère et le mécontentement du peuple, cette vague de protestation dans une population de plus en plus jeune et marginalisée qui n'attendait qu'une occasion pour exploser. En lisant les revendications de ces enfants, on a l'impression d'entendre les jeunes manifestants qui investissaient massivement les rues d'Algérie depuis fin février 2019.

On est frappé par la jeunesse de ce trio qui transforme en terrain de football ce terrain vague, enjeu de cette confrontation entre la population du quartier et ces généraux. En effet, les garçons, Jamyl et Mahdi, et leur petite camarade Inès, ont entre 10 et 11 ans. Autour de ce noyau enfantin, dans ce quartier, quelques adultes : la mère et la grand-mère d'Inès, Yasmine et Adila.

« Comment ça s'est passé ? Demanderont les militaires retraités, le soir du mardi 3 février, à leurs amis, les colonels Mohamed et Cherif qui avaient assisté à la bagarre entre les généraux et les jeunes. Tous ces hommes réunis aux abords du stade sont très gardés, lieutenant-colonel ou colonel. La soixantaine, ils se nomment eux-mêmes « de jeunes retraités » et attendent impatiemment que leur tour à la tête du pays vienne. L'armée, ils l'ont quittée dès qu'ils ont pu, après y avoir passé une trentaine d'années. La plus part se sont engagés dès le baccalauréat en poche pour pouvoir financer leurs années à l'université et participer à la construction du pays. » (Adimi, 2019, p 36)

Au fur et à mesure du récit, le lecteur découvre un certain nombre de personnages représentatifs de cette société algérienne. C'est le cadre familial pris entre le souvenir de la guerre d'Algérie et les terribles épisodes de la guerre contre les intégristes : Adila, l'ancienne combattante du FLN pour l'indépendance, est solidaire des enfants ; des parents, pour la plupart militaires compromis avec le régime, ne comprennent rien à la réaction de leurs enfants. Très vite, se fait jour, au détour de chaque portrait, une mise en cause directe de la situation sociale et économique de l'Algérie : Yasmine, la mère, est l'illustration parfaite de cet état de faits, elle a créé une association d'aide aux femmes victimes de violences conjugales. À côté d'elle, un autre personnage, une vieille folle qui habite la maison d'à côté apparaît tout au long du récit comme solidaire des enfants. Chaque famille a vécu un drame, trace des affrontements passés dans l'histoire agitée de l'Algérie après l'Indépendance : le père de Jamyl a été victime d'un attentat terroriste perpétré en 2007 ; le grand père, un général à la retraite, a fait jouer ses contacts avec ses amis représentatifs du système entier, composé de juges, de politiques, de militaires et d'hommes d'affaires — « cette étrange machine qui regroupe des milliers d'hommes à tous les niveaux de responsabilité du pays qui se mit en marche pour protéger les intérêts du général » Mahdi, lui, partage l'épreuve de son père qui, victime d'un attentat terroriste en 1999, vit désormais dans un fauteuil roulant. Le gendarme, appelé pour rétablir l'ordre, a lui aussi été marqué par le passé de l'Algérie : son père a été tué en 1992 à Constantine

par les groupes islamistes armés. Il se retrouve face à Youcef, un garçon révolté âgé de 20 ans. Le gendarme sait tout sur la famille de Youcef, ou sur celui d'Adila, l'ancienne rebelle qui prononce ce jugement impitoyable : « des jeunes ont essayé de se défendre face à ces hommes qui ne respectent rien et qui accaparent tout le pays ». C'est un dialogue de sourds entre le gendarme et Adila — et finalement entre les différentes générations pourtant issues de la même révolution.

On voit aussi apparaître une autre couche de population : les militaires, les colonels Mohamed et Chérif qui ont assisté à la bagarre entre les garçons et les généraux. Ces jeunes retraités ont participé à la construction du pays au moment de l'indépendance, ils ont reçu des avantages et ont créé des boîtes de conseil. Ils ont tous les deux collaboré activement à la lutte contre le terrorisme au cours de la décennie noire. Ils sont surveillés par la police du régime et sont dans l'opposition au clan qui monopolise le pouvoir, ils attendent eux aussi leur tour. Ils sont dépassés par ce qui se passe. Ils avouent désabusés : « a-t-on jamais vu en Algérie des généraux se montrer bienveillants à l'égard d'une révolte ? »

Au-dessus d'eux, dans cette hiérarchie, les deux gradés, le général Saïd et le général Athmane représentent bel et bien le pouvoir d'un passé très proche et d'un système contesté mis en place par le clan Bouteflika. Ils sont observés et condamnés, depuis sa fenêtre, par Adila, l'ancienne « moudjahida » du FLN. Le général Athmane raconte ce qu'il lui est arrivé et il ne comprend pas, il traite de « racailles » les enfants des autres officiers. Tous deux ont participé aux purges successives contre les formes d'islamisme. Le général Saïd possède plusieurs entreprises du pays, il est devenu un riche homme d'affaires. Avec le général Athmane il a eu l'idée de construire des villas sur le terrain de football des enfants. Les deux généraux déposent plainte, utilisent leurs cartes, leurs amis de l'ombre, leur complicité avec le directeur de la sûreté, cet homme qui a tous les pouvoirs mais se montre impuissant devant cette résistance qui dépasse ses habitudes de contrôle policier. Il répète cyniquement que « les temps ont bien changé et seuls ceux qui le comprennent peuvent survivre ». Preuve de leur désarroi, les généraux tout puissants font appel à une voyante pour les aider à sortir de cette malencontreuse affaire.

Mohamed, le père de Youcef, ne soutient pas la révolte de son fils. Lui aussi s'est battu contre les terroristes islamistes, le fossé entre les deux générations est immense. Youcef parle au nom de sa génération face à son père favorable à une lutte démocratique classique alors que lui est partisan d'une révolte dure. Un des moments clés du livre se trouve dans ce dialogue impossible entre un fils et un père qui demande à son fils de s'excuser, ce que le fils refuse.

Toutes ces personnes adultes ont conscience du statut que prennent désormais leurs enfants : « ils ont mis notre génération hors-jeu en quelques jours », une génération qui selon eux, a fermé les yeux sur la corruption, les scandales, les petits arrangements entre amis ». Ils ont peur de ne pas être de la révolution qu'ils pensent nécessaire, comprennent qu'ils ont échoué bien qu'ils aient fait la guerre contre les terroristes islamistes, ils comprennent qu'il est temps de « passer la main ils ont été un simple maillon entre deux grandes générations ». Face à la révolte des enfants qui apparaissent intouchables tout le monde est débordé : le directeur de la sécurité, les parents, les généraux le système se dérègle, tout le pays se soulève, les enfants ont lancé une magnifique révolution, même l'imam est repoussé ainsi que le chef d'un parti politique, expulsé à coups de pierres.

À partir de ce moment, le récit baisse un peu de son régime et l'accélération des événements diminuent, et l'auteure laisse place alors à quelques histoires drôles

contre les autorités publiques, la citation d'articles de presse au sujet de la révolte des enfants, de longs extraits du journal tenu par Adila, l'ancienne moudjahida qui commente l'Histoire récente de l'Algérie, les mouvements populaires de décembre 1991 et les manifestations d'octobre 1988, ce qui peut paraître inutile ou trop long, et ralentit le dynamisme de l'action des enfants. L'un des actes forts reste cependant la visite de Mohamed chez les généraux, qui donne lieu à une photographie virulente de ces hommes installés confortablement dans leur pouvoir, devenus aveugles et sourds. Comme le dit Yasmine, la mère d'Inès, en Algérie « tout le monde sans exception est corrompu pourri jusqu'à la moelle ». Cette société composée de fils de militaires, d'anciens rebelles, de diplomates et d'hommes d'affaires est condamnée.

Le dernier chapitre du roman d'Adimi raconte dans le moindre détail, trop peut-être, les préparatifs des trois jeunes enfants qui montent un campement sur le terrain de football et lancent un appel à la révolte des petits de décembre en mars 2016. Les symboles du régime de Bouteflika provoquent la révolte, la solidarité de la folle aux cheveux rouges, la révolte contre les pères. Finalement, la conspiration des enfants les fait fuir. Ce qui symbolise la fin de cette « Algérie prise entre le pouvoir mafieux et une dictature ridicule ». On comprend alors, avec l'incendie qui ravage le campement, que l'on entre complètement dans un dénouement symbolique, celui d'un récit, loin de toute vraisemblance. La voix des trois enfants, citée en italiques, dans un discours direct hors narration, introduit une sorte de voix d'espoir pour le futur qui prend une résonance particulière quand on connaît la situation incertaine et indécise de l'Algérie qu'a dirigée bouteflika pendant vingt ans.

« Nous n'oublierons pas la lâcheté des grands [...] Nos pieds sont enfoncés dans la boue. Nous ne bougerons pas ». En définitive, en dépit de la fragilité et de la minceur de son argument narratif, ce récit pose parfaitement, sous forme symbolique, la véritable problématique de l'Algérie.

Certains spécialistes et critiques estiment que l'écriture des biofictionnalistes et des exofictionnalistes contemporains ne signifie nullement un cri de désespoir, même si leurs personnages principaux terminent fous ou prennent une direction incertaine (le cas du personnage anonyme de Samir Toumi qui termine interné dans une psychiatrie).

Ces auteurs atypiques cherchent les mots qui donnent forme à la détresse pour surtout mieux la voir, hors de soi. Ils mettent en scène l'expression de leur malheur car – et c'est très important pour eux – l'écriture, en dehors de sa valeur esthétique, comble le gouffre du manque ou de la perte. Mais ils savent pertinemment qu'il ne suffit pas de commettre des récits ou des textes fictionnels pour retrouver le bonheur qui leur fuit. Les personnages anonymes ou sous couvert de pseudonymes ne masquent pas vraiment les écrivains qui tentent tout simplement de sortir d'une sorte de gouffre de glace et tendre la perche pour leurs lecteurs, visiblement loin d'être hors d'atteinte.

Conclusion :

Après cette analyse, il est désormais permis de dire que les deux auteurs (Toumi et Adimi) font partie de cette catégorie d'écrivains contemporains, ayant opté pour ce concept de la résilience, introduit par Boris Cyrulnik ; la capacité à rebondir et à vaincre des situations traumatiques par le biais de l'écriture. Une faculté qui permet à l'individu de faire face à des situations génératrices de malheur et surtout de traumatismes. Le cas, sans le moindre doute, de l'Algérie durant les trente dernières années, avec les affres de l'islamisme intégriste et les injustices commises par le régime Bouteflika, vingt ans durant. Ce qui explique d'ailleurs le malaise et l'ébullition de toute une

société, surtout de ses jeunes membres qui allaient, quelque temps plus tard se révolter via ce magnifique mouvement baptisé « Hirak », le 22 février 2019.

En effet, des écrivains comme Kaouther Adimi ou Samir Toumi et bien d'autres talents contemporains ne sont plus centrés sur leur nombril. Cette étiquette qu'on a le plus souvent collée aux romanciers algériens de langue française n'est plus valable et inappropriée même. Plus ouverts sur l'extérieur, les romanciers d'exofiction comme nos deux jeunes auteurs préfèrent analyser et explorer la mémoire individuelle et la psyché de leur voisin ou celle d'autrui pour mieux comprendre et saisir l'identité collective, une identité de plus en plus fragilisée, surtout ces dernières années. Si les auteurs d'autobiographie ou d'autofiction ne parvenaient jamais à réparer le passé, à le reconstruire et à réécrire leurs histoires personnelles puisque, au fond, ils connaissaient toujours la « vraie vérité » de leur vie, l'exofiction répare ce mal. Le réel de l'autre est plus maniable, d'autant plus quand les personnalités dont les écrivains s'emparent occupent un espace politique, sociale et culturel complètement autre et différent. Les souvenirs s'effacent avec le temps, les témoins disparaissent, et, là, des écrivains comme Toumi ou Adimi –on peut même citer d'autres– apparaissent pour réécrire l'Histoire. Non officielle, peut-être, cette Histoire n'en est pas moins réelle.

Ainsi et face aux difficultés de la vie et aux différents traumas que subissent auteurs et lecteurs d'une même société, de surcroît fragile et pas du tout facile à saisir comme l'Algérie d'un passé très récent, les romanciers « visionnaires » peuvent enrichir le paysage littéraire par cette production exofictionnelle synonyme de « help-self books », une autre forme de bibliothérapie qui n'a rien à voir avec celle que prescrivent psychanalystes français ou anglo-saxons pour des personnes traumatisées. En un mot, « les soleils » que nous ont écrits « nuitamment » Adimi et Toumi, ces derniers temps, ne sont pas vraiment des thérapeutiques ; cependant, le travail de leur écriture aide à métamorphoser les souffrances. Et c'est à juste titre que Boris Cyrulnik formule ces propos pour conclure son tout dernier ouvrage : « Mon monde intime a pris une autre direction. Depuis que j'ai écrit mon malheur, je le vois autrement : ... Quand le malheur entre par effraction dans le psychisme, il n'en sort plus. Mais le travail de l'écriture métamorphose la blessure grâce à l'artisanat des mots, des règles de grammaire et de l'intention de faire une phrase à partager. L'objet écrit est observable, extérieur à soi-même, plus facile à comprendre. » (Cyrulnik, 2019, p299)

Des auteurs comme ces deux exofictionnalistes n'écrivent pas pour se cacher derrière leurs livres, ni pour enseigner à leurs lecteurs comment déguster l'horreur ou vivre éternellement avec des traumatismes ; ils écrivent pour sortir d'une sorte de tombeau, une zone d'incertitude et d'angoisse. Ils donnent forme à une souffrance paradoxalement sublime, puisqu'ils ne sont plus seuls au monde, les autres savent, ils leur ont fait savoir ; en écrivant ils ont raccommodé des « moi » ou des « je » déchirés. Dans les espaces de papier qu'ils proposent au lecteur d'aujourd'hui, il faudra donc distinguer :

-L'écriture de traces, ou bien les faits ayant laissé dans l'esprit une sorte d'empreinte –cicatrice s'entend– dont on n'a pas conscience et qui donne au monde un goût que l'on peut traduire en mots sublimes.

-L'écriture des souvenirs ou la littérature des souvenirs, autrement dit, on va chercher intentionnellement dans l'espace ou les espaces de son passé les images et les mots pour en faire des récits.

-Ce que Cyrulnik qualifie de littérature des récits d'alentour, quand l'histoire qu'on se raconte à soi, dans un for intérieur, concorde avec ce que notre entourage raconte, on se sent accepté par son milieu et partant par sa société.

Cependant, cette nouvelle grille d'analyse axée principalement sur une approche et des concepts psychanalytiques s'ouvre inévitablement sur une autre problématique, celle de l'exemplification et de l'exemplarité. Les deux auteurs sont partis –chacun de son côté et à sa manière- d'exemples individuels pour écrire autrement un mal traumatique et se lancer vers l'aventure exofictionnelle, tenter de comprendre l'identité collective et ses réalités.

Références bibliographiques :

- ADIMI, Kaouther, (aout 2019), Les petits de Décembre, édition du Seuil, Paris, 256p.
- ADIMI, Kaouther ,(2017), Nos richesses, édition du Seuil, Paris, 224p.
- ADIMI, Kaouther,(03/03/2016), Des pierres dans ma poche, édition du Seuil, Paris, 176p.
- BOUDARENE, Mahmoud, (2017), La violence sociale en ALGERIE, comprendre son émergence et sa progression, édition KOUKOU, Alger, 139p.
- BOUJU, Emmanuel, GEFEN, Alexandre, (2007), Littérature et exemplarité, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 407p.
- CASTELLANI, Jean Pierre, (26/09/2019), Gavroches algériens : Les petits de Décembre de Kaouther Adimi, in <https://diartik.com>, consulté le 19/04/2020.
- CYRULNIK, Boris, (avril 2019), La nuit, j'écrirai des soleils, édition Odile Jacob, Paris, 304p.
- DAVOINE, Françoise, GAUDILLIERE, Jean-Max, (2004), Histoire et trauma. La folie des guerres, Paris, Stock ; DAVOINE, Françoise, (2008), Don Quichotte pour combattre la mélancolie, Stock, Paris.
- DE CHALONGE, Mathilde, (10/08/2016), De la fiction à la biographie, l'exofiction un genre qui brouille les pistes, in <https://www.actualitte.com>, consulté le 18/04/2020.
- STORA, Benjamin, (2001), La guerre invisible, Algérie, années 90, Presse de Sciences Po, Paris, 207p.
- TOUMI, Samir, (mai 2016), L'effacement, éditions Barzakh, Alger, 214p.
- TOUMI, Samir , (01/01/2013), Alger, le cri, éditions Barzakh, Alger, 168p.